

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 48

Artikel: La mère sauvage
Autor: Maupassant, Guy de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

delwald, puis les campagnes fertiles du plateau et les chaînes verdoyantes du Jura. Au Nord même, on aperçoit la chaîne sombre de la Forêt-Noire.

Le chemin de fer de la Jungfrau peut sûrement compter, avec celui du Pilate, parmi les entreprises de

morte, avec son squelette debout, délabré, sinistre ? Je me rappelai aussi qu'une bonne femme m'avait fait boire un verre de vin là-dedans, un jour de grande fatigue, et que Serval m'avait dit alors l'histoire des habitants. Le père, vieux braconnier, avait été tué par les gendarmes. Le fils, que j'avais vu autrefois, était un grand garçon sec qui passait également pour un féroce destructeur de gibier. On les appelait les Sauvages.

Était-ce un nom ou un sobriquet ?

Je hélai Serval. Il s'en vint de son long pas d'échassier.

Je lui demandai :

— Que sont devenus les gens de là ?

Et il me conta cette aventure.

II

Lorsque la guerre fut déclarée, le fils Sauvage, qui avait alors trente-trois ans, s'engagea, laissant sa mère seule au logis. On ne la plaignait pas trop, la vieille, parce qu'elle avait de l'argent, on le savait.

Elle resta donc toute seule dans cette maison isolée si loin du village, sur la lisière du bois. Elle n'avait pas peur, du reste, étant de la même nature que ses hommes,

une rude vieille, haute et maigre, qui ne riait pas souvent et avec qui on ne plaisantait point. Les femmes des champs ne rient guère d'ailleurs. C'est affaire aux hommes, cela ! Elles ont l'âme triste et bornée, ayant une vie morne et sans éclaircie. Le paysan apprend un peu de gaieté bruyante au cabaret, mais sa compagne reste sérieuse avec une physionomie constamment sévère. Les muscles de leur face n'ont point appris les mouvements du rire.

La mère Sauvage continua son existence ordinaire dans sa chaumière, qui fut bientôt couverte par les neiges. Elle allait au village une fois par semaine, cher-

de ce genre les plus remarquables et les plus hardies, et devient à lui seul le but d'une excursion dédommant largement le voyageur de tous ses sacrifices pour l'atteindre.

La Mère sauvage

I

Je n'étais point revenu à Virelogne depuis quinze ans. J'y retournai chasser, à l'automne, chez mon ami Serval, qui avait enfin fait reconstruire son château détruit par les Prussiens.

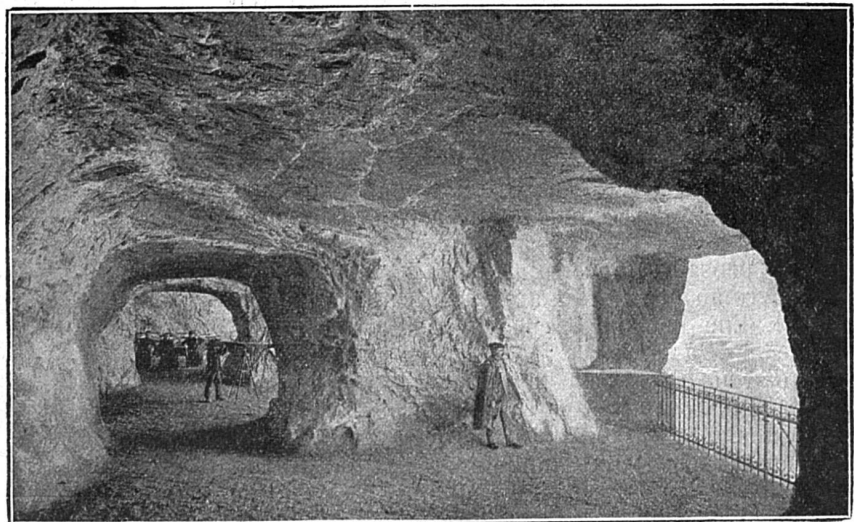
J'aimais ce pays infiniment. Il est des coins du monde délicieux qui ont pour les yeux un charme extrême. Nous gardons, nous autres que séduit la terre, des souvenirs tendres pour certaines sources, certains bois, certains étangs, certaines collines, vus souvent et qui nous ont attendris à la façon des événements heureux.

J'allais, léger comme une chèvre, regardant mes deux chiens fourrager devant moi. Serval, à cent mètres sur ma droite, battait un champ de luzerne. Je tournai les buissons qui forment la limite du bois, et j'aperçus une chaumière en ruines.

Tout à coup, je me la rappelai telle que je l'avais vue pour la dernière fois, en 1869, propre, vêtue de vigne, avec des poules devant la porte. Quoi de plus triste qu'une maison

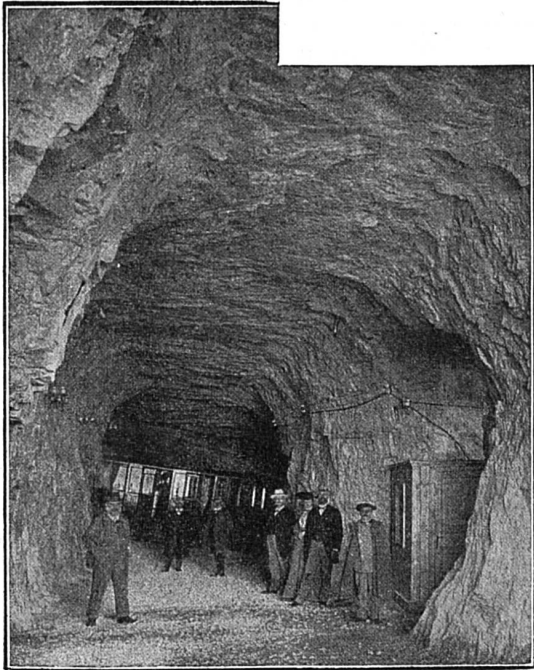


Vue prise du belvédère de la Station d'Eigerwand sur la Vallée de Grindelwald



Belvédère de la Station Eigerwand

cher du pain et un peu de viande; puis elle retournait dans sa mesure. Comme on parlait des loups, elle sortait le fusil au dos, le fusil du fils, rouillé, avec la crosse usée par le frottement de la main; et elle était curieuse à voir, la grande Sauvage, un peu courbée, allant à lentes



La station d'Eigerwand du chemin de fer de la Jungfrau, ouverte en été 1903, située à 2867 mètres d'altitude

enjambées par la neige, le canon de l'arme dépassant la coiffe noire qui lui serrait la tête et emprisonnait ses cheveux blancs, que personne n'avait jamais vus.

Un jour les Prussiens arrivèrent. On les distribua aux habitants, selon la fortune et les ressources de chacun. La vieille, qu'on savait riche, en eut quatre.

C'étaient quatre gros garçons, à la barbe blonde, aux yeux bleus, demeurés gras malgré les privations endurées déjà et bons enfants, bien qu'en pays conquis. Seuls chez cette femme âgée, ils se montraient pleins de prévenances pour elle, lui épargnant, autant qu'ils le pouvaient, des fatigues et des dépenses. On les voyait tous les quatre faire leur toilette autour du puits, le matin, en manche de chemise, mouillant à grande eau, dans le jour cru des neiges, leur chair blanche et rose d'hommes du Nord, tandis que la mère Sauvage allait et venait, préparant la soupe. Puis on les voyait nettoyer la cuisine, frotter les carreaux, casser du bois, éplucher les pommes de terre, laver le linge, accomplir toutes les besognes de la maison, comme quatre bons fils autour de leur mère.

Mais elle pensait sans cesse au sien, la vieille, à son grand maigre au nez crochu, aux yeux bruns, à la forte moustache. Elle demandait chaque jour, à chacun des soldats installés à son foyer :

— Savez-vous où est parti le régiment français, vingt-troisième de marche? Mon garçon est dedans.

Ils répondaient : « Non, bas su, bas savoir tu tout. » Et comprenant sa peine et ses inquiétudes, eux qui avaient des mères là-bas, ils lui rendaient mille petits soins. Elle les aimait bien, d'ailleurs, ses quatre ennemis; car les paysans n'ont pas de haines patriotiques; cela n'appar-

tient qu'aux classes supérieures. Les humbles, ceux qui paient le plus parce qu'ils sont pauvres et que toute charge nouvelle accable, ceux qu'on tue par masses, qui forment la vraie chair à canon, parce qu'ils sont le nombre, ceux qui souffrent enfin le plus cruellement des atroces misères de la guerre, parce qu'ils sont les plus faibles et les moins résistants, ne comprennent guère ces ardeurs belliqueuses, ce point d'honneur excitable et ces prétendues combinaisons politiques qui épuisent en six mois deux nations, la victorieuse comme la vaincue.

On disait dans le pays, en parlant des Allemands de la mère Sauvage :

— En v'là quatre qu'ont trouvé leur gîte.

Or, un matin, comme la vieille femme était seule au logis, elle aperçut au loin dans la plaine, un homme qui venait vers sa demeure. Bientôt elle le reconnut, c'était le piéton chargé de distribuer les lettres. Il lui remit un papier plié et elle tira de son étui les lunettes dont elle se servait pour coudre; puis elle lut :

« Madame Sauvage, la présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon Victor a été tué hier par un boulet, qui l'a censément coupé en deux parts. J'étais tout près, vu que nous nous trouvions côte à côte dans la compagnie et qu'il me parlait de vous pour vous prévenir au jour même s'il lui arrivait malheur.

« J'ai pris dans sa poche sa montre pour vous la remettre quand la guerre sera finie.

« Je vous salue amicalement.

« Charles RIVOT,

« Soldat de 2^e classe au 23^e de marche. »

La lettre était datée de trois semaines.

Elle ne pleurait point. Elle demeurait immobile, tellement saisie, hébétée, qu'elle ne souffrait même pas en-



Tapis en fleurs naturelles à Grotava

core. Elle pensait : « V'là Victor qu'est tué maintenant. » Puis peu à peu les larmes montèrent à ses yeux, et la douleur envahit son cœur. Les idées lui venaient une à une, affreuses, torturantes. Elle ne l'embrasserait plus, son enfant, son grand, plus jamais ! Les gendarmes avaient tué le père, les Prussiens avaient tué le fils... Il avait été coupé en deux par un boulet. Et il lui semblait qu'elle voyait la chose, la chose horrible : la tête tombant, les yeux ouverts, tandis qu'il mâchait le coin de sa grosse moustache, comme il faisait aux heures de colère.

Qu'est-ce qu'on avait fait de son corps, après ? Si seulement on lui avait rendu son enfant, comme on lui avait rendu son mari, avec sa balle au milieu du front ?

Mais elle entendit un bruit de voix. C'était les Prussiens qui revenaient du village. Elle cacha bien vite la lettre dans sa poche et elle les reçut tranquillement avec sa figure ordinaire, ayant eu le temps de bien essuyer ses yeux.

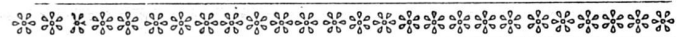
Ils riaient tous les quatre, enchantés, car ils rapportaient un beau lapin et ils faisaient signe à la vieille qu'on allait manger quelque chose de bon.

Elle se mit tout de suite à la besogne pour préparer le déjeuner ; mais, quand il fallut tuer le lapin, le cœur lui manqua. Ce n'était pas le premier, pourtant ! Un des soldats l'assomma d'un coup de poing derrière les oreilles.

Une fois la bête morte, elle fit sortir le corps rouge de sa peau ; mais la vue du sang qu'elle maniait, qui lui couvrait les mains, du sang tiède qu'elle sentait se refroidir et se coaguler, la faisait trembler de la tête aux pieds ; et elle voyait toujours son grand coupé en deux.

(A suivre)

GUY DE MAUPASSANT.



Nos Illustrations

Enfants assistant au service divin

Le dimanche est arrivé. Les cloches ont sonné à toute volée et de l'église voisine retentit un cri d'allégresse. Les enfants, cependant, ont dû rester à la maison, et c'est au foyer paternel que le culte sera célébré pour eux. Le garçon, aux grands yeux intelligents, fait le pasteur. Il s'est construit au moyen d'un amas de meubles une chaire très commode et il a ouvert devant lui la grosse bible de famille. La vieille voisine du reste a dit souvent qu'il deviendrait un jour ministre, et sa prédiction se réalisera sûrement.

La grande sœur, la poupée sur le bras, écoute avec sérieux la lecture du saint livre pendant que la cadette chante éperdûment des mots vagues et incompréhensibles qui arrivent jusqu'à elle depuis l'église.

N'est-ce pas aussi un service divin ? Le sentiment de la sainteté de ce dimanche se réveille dans leurs petits cœurs innocents, encore à l'abri du doute. Oh ! que ne sommes-nous encore comme ces enfants !

Tapis en fleurs naturelles à Orotava

Les îles Canaries étaient considérées chez les Grecs comme les îles des fortunés, des bienheureux, et lorsque le grand naturaliste Alexandre de Humboldt pénétra dans le val d'Orotava, sur l'île Ténériffe, il s'inclina en pleurant sur le sol, saisi par la splendeur de la végétation qui l'entourait, et il vanta la contrée comme la plus belle de la terre. Une flore odorante, aux mille

couleurs les plus variées nous y ravit au printemps et les violettes y exhalent leur doux parfum durant tout l'hiver jusqu'en juillet.

Toute cette flore multicolore trouve à Orotava, à l'occasion des fêtes religieuses, un emploi très original. On en fait de magnifiques tapis recouvrant les rues par lesquelles passent les processions. Il est alors naturel que le transit des voitures soit interdit en de telles occasions.

La route est d'abord recouverte d'une épaisse couche de bruyère finement coupée. Les fleurs sont étalées sur ce fond vert foncé, légèrement humide, et y forment de très jolis dessins. La reproduction de certaines arabesques se fait au moyen de chablons en bois dans les interstices desquels sont plantées les fleurs de différentes couleurs.

La magnificence de ces tapis, par contre, dure peu, et lorsque la sainte procession, accompagnée de la foule dévote, a foulé ce chemin embaumé, il ne reste plus qu'un gâchis de fleurs flétries, ressemblant à une longue, longue file de tombes abandonnées.



PENSÉES

Les romans et le théâtre n'enseignent pas les chemins de la vie : ils en signalent les sommets et les abîmes. Chaque siècle a ses formules, ses mots de passe, ses « Sésame, ouvre-toi ! » qui dispensent d'intelligence, de talent et de vertu.

* * *

Les écrivains sont les chiens courants de l'esprit ; ils font lever toutes nos idées.

* * *

Si vous voulez savoir quel est votre ami le plus cher, regardez-vous dans une glace et dites-vous sans hésiter : « Coucou, le voilà ! »

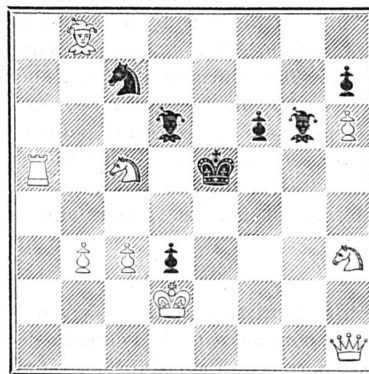
* * *

On a rêvé de toucher tel but à tel âge de la vie ; l'heureux vainqueur apprend alors que le plaisir d'aucune ambition réalisée ne vaut l'ennui d'avoir atteint cet âge.



Echecs

PROBLÈME N° 25.



Mat en 2 coups